# VALORISATION DES ATELIERS D’ECRITURE CREATIVE

# PERSONNELS • été 2020

ATTENTION, les auteurs demandent une publication anonyme ou sous pseudonyme,
affiché ci-dessous : veiller à ne pas faire apparaître leur nom !)

# Texte de Luna :

Ça y est, la nouvelle est tombée. Le mot n’a pas été prononcé mais il prend d’un coup toute la place. Nous nous y attendions mais il y a quelque chose d’irréel dans ce qui se joue. Et pourtant, tout est à sa place. Il est tard, l’allocution a été longue, Pauline s’énerve comme souvent à cette heure-là, déchargeant les tensions de sa journée. Nous lui avions dit que nous devions écouter le « monsieur dans la télé », comme vendredi quand on a appris qu’il n’y aurait plus d’école avant longtemps.

Le quotidien prend le dessus, il faut monter la coucher, et coucher Manon aussi qui commence tout juste à prendre son rythme. Les habitudes m’empêchent de ressentir.

Quand je peux enfin me poser après le rituel du coucher qui s’éternise depuis l’arrivée de Manon, je téléphone à mes parents. J’ai besoin d’entendre la voix de mon père, la voix de ma mère.

Je sens sourdre en moins une angoisse que je reconnais très vite et qui me perturbe. Cette angoisse me transporte plus de 18 ans arrière. J’ai 20 ans. Je suis anorexique et l’on vient de me mener dans la chambre d’un grand hôpital parisien. Cette après-midi du 3 décembre 2001, mes parents m’ont déposée. Les au-revoir ont été brefs. Je pleurais. Je m’étais endormie sur ce lit qui allait être le mien pendant 4 mois. À mon réveil, il faisait nuit, et j’ai compris que je ne rentrais pas chez moi, que j’étais enfermée et seule. Seule avec moi que je détestais tant…

Je ressens cette angoisse ressentie alors. Celle d’être perdue, seule, sans ma base, sans mes parents, sans ma sœur… L’angoisse me submerge. Je veux voir mes parents, je veux les voir, les serrer dans mes bras, qu’ils me rassurent. C’est l’enfant en moi qui se sent abandonnée, coupée de tout, enfermée… confinée…

L’angoisse prend toute la place. 18 ans avant c’est dans l’écriture que je me suis réfugiée, noircissant des dizaines de page chaque jour pour ne pas devenir folle…

Quand j’identifie cette angoisse lourde et chargée des traumatismes de cette hospitalisation, je veux écrire mais je me sens épuisée. Les émotions m’ont débordée.

La première nuit, Pauline s’est réveillée trois ou quatre fois, Manon trois fois. Je veux juste dormir. M’évader dans un sommeil lourd, et surtout sans rêves. S’il vous plaît, sans rêves, ou plutôt sans cauchemars…

Le lendemain l’angoisse s’est apaisée. Il a fallu travailler, tout en s’occupant des filles, des repas à préparer, de la maison. Julien et moi faisons bloc… Nos proches qui ont cessé de travailler se réjouissent pour la plupart du temps qui leur est accordé pour leur permettre de faire tout ce qu’ils veulent faire.

L’oisiveté, le temps de la réflexion, du recentrement m’apparaît comme un Eden impossible à atteindre. Les jours s’enchaînent à une vitesse folle. Le télétravail, les filles à la maison, les repas, la maison… Je n’ai pas le temps de me poser et de réfléchir vraiment.

Mais je m’apaise. Je m’apaise de cette vie qui fourmille, des rires de mes puces, de leurs cris aussi. Julien et moi n’avons jamais été aussi proches. Nous faisons bloc. Je trouve refuge dans ma famille, dans la force de leur énergie de vie, dans l’innocence de mes enfants.

Je prends le recul nécessaire. La seule chose qui m’importe est que mes proches aillent bien. Je n’ai pas de peur particulière quant à mon propre sort. Je prends toutes les précautions nécessaires, et j’ai confiance en la vie, en ce qu’elle m’a apporté.

J’envie ceux qui tiennent un journal du confinement, je voudrais avoir ce temps de recentrement. Mais quelque part, même si je ne le pose pas noir sur blanc, ce recentrement se fait, chaque jour un peu plus, comme une reconstruction intérieure. Comme les pièces d’un puzzle qui se mettent en place.

Ma base aujourd’hui, c’est celle que j’ai construite. C’est mon compagnon, mes filles. Je ne suis plus cette enfant terrorisée par la vie et par elle-même.

La maladie me semble irréelle, je me sens très loin du monde. Je me suis créée un refuge. Telle la tortue, qui est mon animal totem, je me suis réfugiée dans ma carapace. Celle de mon noyau, de mon cœur, de ma vie.

Ce qui me manque le plus ? Ne pas serrer mes proches dans mes bras. Mais je suis patiente. Je sais que nous nous retrouverons bientôt. Parce que tout va bien. Tout va aller bien. Je ne suis pas impatiente de me retrouver confronter au monde. Je ressens trop les choses, je ressens trop les gens. Souvent je me perds dans mon hyper adaptation.

Là je suis juste où je dois être. Auprès de mon compagnon, de mes filles.

Je repense à celle que j’étais il y a 18 ans. À l’époque, l’idée de devenir mère, de porter la vie, m’avait aidée dans la reconstruction de mon corps, vers la guérison.

18 ans après, je suis exactement là où j’avais toujours rêvé d’être. Le confinement m’a permis de prendre conscience du chemin parcouru, de l’intégrer… et d’en guérir.

# Texte d’Anaïs Rice

**Consigne :  Imaginez que vous soyez un animal, quel que soit l’animal. Décrivez son environnement, les bruits et les stimuli qu'ils provoquent en vous.**

Le ciel est blanc. Un vent frais souffle. Le trottoir est humide. C’est étrange, ces jours-ci pas de cris d’enfants à l’école, ni de dames assises sur le banc et les boulistes ont disparu. Au moins, je ne suis pas embêtée avec ma tribu. Je peux avancer doucement sans crainte d’être interrompue sur mon trajet, je peux aller de rebord en rebord et passer de fenêtre en balcon, d’ailleurs pas le choix ! Il va falloir chercher à manger. Il se fait vraiment faim. Tiens, je vais regarder du côté de la pelouse, ne serait-ce pas un petit ver que je vois là ? Tête en avant, hop j’y vais mais haaaaa ! Que fait le matou du 4e ici ? Ce satané animal m’a vraiment fait peur en me filant un coup de patte. Heureusement que je peux voler haut pour m’échapper. Sur cette branche d’arbre, je me sens mieux mais voilà qu’il pleut de nouveau. J’ouvre le bec pour attraper quelques gouttes, c’est bon de se réhydrater.

Blop blop blop, la pluie glisse entre les feuilles et tombe lourdement au sol. Ce clapotis finit même par raisonner. Je n’entends plus que ça. Mes plumes sont trempées, je déteste ça.

Pin pon pin pon, oh mais qu’elle est cette sirène ? Bon, je brave la pluie, je déploie mes ailes. Les rues sont vraiment vides, aucune voiture, le camion rouge file encore plus vite. Même devant la gare, pas un chat, vraiment étrange. Je vais me diriger vers la rue commerçante, oui bonne idée, je vais me poser près de la boulangerie, peut-être que je trouverai quelques miettes de pain parterre. Oui vraiment que de miettes aujourd’hui.

Où sont les enfants qui me couraient habituellement après quand je sautillais dans les flaques d’eau? Où est la vieille dame de la résidence qui lançait par la fenêtre ses croutons et le pain rassis ? Vraiment très étrange… Je continue de voler de branche en branche et oh surprise. Mais quelle joie ! Quelqu’un a suspendu une boule de graines pour nourrir les oiseaux. Oui, j’ai besoin de forces et ma tribu aussi, il va falloir donner à manger aux nouveaux nés dans le nid.

Le soir venu, clap clap clap clap clap, ce bruit assourdissant m’effraie. Pourquoi ces humains se mettent-ils aux fenêtres et applaudissent soudain ? Je préfère m’enfuir dans le bois.

# Texte anonyme

Tu vois, je suis venue. J’ai fini par réussir à venir. Je sais que j’ai mis du temps. Pardonne-moi. Mais avant, je ne pouvais pas et tu sais pourquoi.

Ces neuf ans ont été nécessaires, indispensables. C’était trop difficile de revenir et de me retrouver confronter à toi, et surtout à cette maison…

Regarde qui j’ai amené avec moi. Ce sont tes deux arrières petites filles, Magaly et Françoise.

Ce sont elles qui m’ont sauvée, ce sont elles qui m’ont permis d’être encore là, et je voulais que tu les rencontres. C’était important pour moi tu sais.

Tu arrives à m’entendre dis ? Et si je me penche un peu plus vers toi ?

Je regarde ton cou… Quelques boucles blanches tombent au creux de ta nuque. Toi qui étais si brune, tu as blanchi d’un coup, juste après sa mort.

Il est si flétri aujourd’hui… Tu te souviens quand j’étais petite, et que je te volais un bisou dans le cou ? Tu râlais un peu mais tu souriais. Cela te chatouillait et tu n’aimais pas cela. Je le faisais souvent, là-bas, près de l’évier de la cuisine, pendant que tu faisais la vaisselle, comme cela tu ne me voyais pas arriver. La radio passait le « stop ou encore » de RTL, avec le fameux jeu de la valise, pendant que je faisais des exercices ou que je lisais.

Te voler ces petits bisous d’enfant, c’était t’apporter un peu de tendresse et de joie. C’était essayer de t’atteindre, toi qui n’étais pas trop affectueuse. Tu as toujours été dure. J’ai peu de souvenirs de moments d’abandon affectifs avec toi, mais dans ces quelques secondes où tu sentais mon bisou volé, où tu remontais l’épaule parce que cela te chatouillait, je riais et j’aimais cette complicité, ce lien de petite-fille à grand-mère. Ce lien qui était si différent avec toi que celui que j’avais avec Mamie Paulette qui vivait avec nous. Toi je ne te voyais qu’aux vacances, tu étais toujours fixée à tes tâches, faire à manger, faire le ménage, les confitures, les lessives… Tu étais si effacée derrière lui qui prenait tant, tant de place et qui a fracassé ma vie avant même que je sois en âge de le comprendre.

Quand il est parti, le conflit entre Maman et Daniel a éclaté. Tout ça pour l’héritage quand la douleur pour tous était encore si vive. Daniel était ton fils, ton premier né et un garçon, voulu lui. Tu t’es toujours rangée de son côté. J’ai été coupée de toi en même temps que ce deuil si complexe à faire, alors que toi, tu étais en vie. Pour moi c’était des histoires de grandes personnes. J’avais 15 ans, je comprenais mais je ne voulais pas te perdre toi aussi et c’est ce qui s’est passé. Les années de conflit, les disputes entre Papa et Maman parce que Maman ne voulait pas se battre et que Papa refusait qu’elle soit laissée pour compte… Et puis je suis tombée malade et mon enfer a commencé… Quand je suis sortie de l’hôpital et que je suis partie de la maison, j’ai voulu reprendre contact avec toi pour avoir ta version des faits, j’ai essayé de comprendre pourquoi nous en étions arrivés tous là.

Tu te souviens de cette conversation si longue que nous avons eue quand je t’ai appelée la première fois ? C’était en 2003. J’étais en colère contre Papa, je le tenais pour responsable de la cassure. Tu m’as dit des choses si douloureuses ce jour-là… que Maman n’était pas partie à l’aiguille à tricoter, que tu ne la voulais pas, que ces années avaient trop dures pour toi... Tu portais tellement, tellement de douleurs d’être… Et cette immense carapace, qui t’avait sauvée la vie, t’avait affectivement coupée de tous, y compris de tes plus proches. J’avais prix un billet de train pour venir te voir après cela. Le jour du départ, il était tombée 15 cm de neige. Personne ne pouvait venir me chercher à la gare. Je n’ai pas pris mon train. Comme j’étais en colère ! Comme si tout convergeait pour m’empêcher de venir…

Quand j’ai été confrontée à la douleur de mes souvenirs trois ans plus tard, je n’ai pas pu t’appeler alors que je le faisais de temps en temps pour prendre des nouvelles. J’ai mis des années à être capable de venir pour te parler. Ce jour-là, il y a 9 ans a été l’un des plus difficiles de ma vie. Je sais que tu n’as pas compris ce que cela représentait pour moi. Comme je t’en ai voulu de ta réaction, de ta défense, alors que je venais de te dire l’indicible et de te demander, en pleurs, si tu savais… J’avais mis 20 minutes à franchir le seuil de cette maison devenue décor de mes cauchemars…

Mais il y a eu ton « il y a pire » … Pire ?? Pour toi, « pire » c’était que Maman avait une demi-sœur de l’âge d’Adeline… Que l’année où elle se mariait et accouchait de ta première petite fille, il avait eu une enfant avec une autre. C’était « pire ». « Il pouvait avoir qui il voulait, pourquoi toi ? » Et ta rancœur vis-à-vis de lui qui t’en avait fait tant fait voir, a achevé mon cœur d’enfant venu chercher sinon des réponses au moins du réconfort…

La lettre que je t’ai écrite après ce jour-là, je sais qu’elle t’a blessée. Je voulais que tu comprennes que je ne pouvais pas accepter de faire comme si de rien n’était, d’oublier alors que j’avais mis 20 ans à me souvenir…

Et puis ton silence… je pensais que tu appellerais le jour de mes 30 ans mais tu n’as pas appelé. Et les mois, les années ont passé… je sais que tu demandais de mes nouvelles à Maman de temps en temps et qu’elle t’en donnait de brèves…

Quand Magaly est née, je t’ai envoyé un faire part avec un petit mot, juste pour te dire que j’allais bien. Tu m’as écrit, on s’est appelé. Mais ta voix Mamie, même d’entendre ta voix était devenu trop douloureux pour moi. Avec ta voix, avec tes intonations, c’est toute cette enfance brisée qui me revenait avec encore tellement de douleurs…

Trois ans sont passés encore et avec elles, la conscience que le temps tissait ces derniers mois pour toi. Je ne voulais pas revenir quand il serait trop tard. Je ne voulais pas revenir quand la fatalité me l’imposerait.

Je voulais que tu les vois, mes deux anges de vie, que tu les prennes dans tes bras… Je regarde ce fauteuil où tu t’asseyais le soir pour regarder le téléfilm de l’été. Je venais près de toi, souvent. Je voulais juste m’assurer que tu n’avais pas trop mal aux jambes après ta journée alors souvent je massais un peu tes pieds enfermés dans des bas de contention… Comme on en a regardé des feuilletons de l’été ! Le Château des Oliviers ! La Vengeance aux deux visages… Mais j’aimais bien ce moment où nous n’étions que toutes les deux. Lui était dans « sa » pièce. Adeline souvent dans la chambre. C’était un moment de partage, silencieux toujours. Tu te souviens ?

Comme je voudrais pouvoir remonter le temps… revenir plus tôt.

Nous devions venir en avril avec Maman. Je lui avais dit que je me sentais prête. Que même si cela me ferait du mal de revenir là-bas, je voulais te voir... Ne pas te laisser partir sans t’avoir revue, embrassée. Le confinement est arrivé. Et nous n’avons pas pu venir.

Mais tu vois, maintenant je suis là. Tu sens ma main dis ? S’il te plaît réponds-moi… Je ne sais même pas si tu m’entends. Pardonne-moi de n’avoir pas été assez forte avant. De n’avoir pas su te dire que je ne t’en voulais pas. Je sais que tu ne savais pas. Je sais que tu n’étais pas responsable.

Je m’approche de ton cou, j’y dépose un petit bisou doux, et là, je sens ton épaule qui se redresse et quand je lève la tête pour te regarder, tu souris…

# Anonyme

Nous y voilà, ce qui semblait invraisemblable il y a un mois, voire même 2 semaines arrivent bien France aussi. Nous allons être confinés. Après ce séjour au Vietnam, je vais donc, comme mes concitoyens ici être privée de sorties. Comme j’ai eu raison de partir et surtout, quelle chance de partir avec mon petit choupinou voir la famille et profiter d’elle au Vietnam. Quelle chance d’avoir pu aussi profiter d’un dernier resto ce vendredi soir.

Le Vietnam… C’est vrai, c’était étrange ces deux semaines de séjour où nous sommes restés coincés quasi tout le temps à la maison. Maintenant, c’est un tunnel devant moi, 10 jours avec Mymy, seuls, avant qu’il ne reparte chez son père. Le président nous dit 15 jours de confinement mais c’est évident que ce sera 30 voire 45 au moins vu l’évolution au Vietnam. Il faut être lucide. Après tout, c’est pas bien compliqué ce que l’on nous demande : rester enfermés chez soi. Nous avons tout ce qu’il faut : des provisions, le confort de l’appartement, la télé, internet, une connexion qui nous sauvera. Il est certain qu’il y a 15 ans, nous n’aurions pas vécu les choses de la même façon mais là, juste rester chez soi. Mes parents ont bien connu la guère du Vietnam, c’était bien autre chose que cette guère invisible qu’on nous annonce.
Je sais que je n’aurai aucun mal à traverser ce confinement. Mes épreuves passées m’ont rendu forte, la privation de liberté, c’est une question de mental. Ce ne sera que quelques jours dans une vie. Quelques jours d’une durée indéterminée, quelques jours dont on ne sait rien.
Les Français n’ont vraiment pas eu conscience de la gravité de la situation. Nous avons connu Charlie, le Bataclan, les gilets jaunes… Tout le monde a eu peur, tout le monde a été dans l’incertitude et nous revoilà dans le même état d’incertitude mais encore dans une situation inédite.

Les proches, les amis sont là, beaucoup sont inquiets. Nous ne sommes pas tous armés pareil psychologiquement. Laura m’a demandé ce qui allait se passer, comment va se passer la suite, comment sera le monde d’après. Je lui ai répondu : " Fais des séances de sophro pour te détendre. Dis-toi aussi que l’humanité a connu 2 guerres mondiales et qu’elle s’est relevée". Evidemment, nous allons nous en sortir. Il suffit juste d’être tous responsables. Ne pas sortir, c’est pas compliqué quand même. On a tous les moyens d’informations pour savoir ce qu’il se passe ailleurs, comme en Italie, il faut suivre les consignes mais la situation italienne est assez dramatique et assez effrayante.   Bon, et puis il faut penser à petit choupinou, lui n’a rien demandé. Il ne comprend peut-être pas tout et il va falloir lui dire avec des mots simples s’ils demandent mais je suppose qu’à l’école, on a dû lui dire quelque chose. A 20h, on applaudit, quel beau moment de solidarité, c’est presque rassurant de voir du monde.

Côté travail, on attend les consignes mais de toute façon, pour le moment, je garde choupinou, pas vraiment des vacances tout ça. Après quelques jours confinés, je vois bien que je deviens mère au foyer. Faire a manger 3 fois par jour, le ménage, jouer avec le petit, et en plus il ne veut pas sortir prendre l’air, ça, en revanche, ça va me rendre dingue. Qu’est-ce que c’est que cet enfant casanier à qui l’école ne manque pas et qui ne veut pas profiter de ce beau temps ? Il ne fait même plus la sieste, même pas de répit pour moi. Heureusement, la nuit est là… Pff, ça devient n’importe quoi, je veille jusqu’à 2h du matin pour regarder les news, Twitter, tiens, je vois qu’il y a d’autres insomniaques. En fait, je n’ai pas envie de dormir, peut-être une envie irrépressible de me sentir encore plus en vie. J’ai trouvé un nouveau groupe sur Facebook grâce à Pierre, je vais participer à l'écriture de récit du confinement. C’est drôle.

# Textes d’UGE (pseudonyme choisi par l’auteur)

## Mon premier retour sur le campus

Couloirs vides

Bureaux déserts

Sans covid

Je l’espère

Pas de croisements

Des évitements

Pas de sourire

Au risque d’occire

Accumulés tous mes papiers

Depuis deux mois n’ai qu’un clavier

Je repars avec mon kit

Fin d’un monde que je quitte.

### Visio

Merde encore une visio, à 17 heures en plus, je suis usé, 37ème jour de confinement…

Je branche mon ordi, il n’a plus de jus, comme moi.

Je recherche le mail qui a été envoyé par Alicia, il parait qu’il y a un lien de connexion. Comment elle s’appelle Alicia ?

Ouf j’ai retrouvé le mail. Tant pis j’aurais deux minutes de retard…

Je lance zoom, je copie le mot de passe. Avant d’activer la caméra, j’enlève mon tee shirt et je mets un polo, c’est plus présentable. Je me recoiffe, enfin, j’essaie de débroussailler.

Je lance la vidéo, je souris, je lance un bonjour à la cantonade numérique.

Bon tout le monde a l’air d’aller bien. Tant mieux !

Dès qu’il y a une présentation, un partage d’écran, je coupe le micro, je coupe ma caméra.

J’écoute, je m’approche de mon petit écran, je fatigue.

Comme la caméra est coupée, je me lève de cette chaise inconfortable. Je m’étire, je fais des exercices d’assouplissement.

Je vais intervenir, j’inspire, j’ouvre le micro, je parle, je referme le micro.

Voilà, c’était moi. Tout le monde a compris que j’étais là et que, moi, je suivais.

Je peux me relâcher.

Mais que c’est pénible, ça n’en finit pas. J’ai envie de quitter cette visio.

Plus ça va, moins ils sont concis, ces cons là.

Ouf, c’est fini. Salut tout le monde. Je me décontracte difficilement.

Demain c’est à 9 heures…

### (Re)connaissance

Wie geht’s Dir ?

Tu ne me reconnais pas ? Mais si, souviens-toi.

Ta Ford Mustang rouge avec laquelle tu roulais à 200 km/h sur l’Autoroute du Nord, alors que je me traine aujourd’hui à 130.

Ces piliers béton en forme de U, comme Ulysse, que nous avons vu construire pour les pistes de l’aéroport de Roissy, quand nous allions voir Bonne Maman à Paris. Pour les nouvelles pistes de CDG en construction, c’est en forme de I, comme pandémie.

Le billet de 100 francs tout neuf que tu laissais généreusement sur la table en repartant de chez elle. Je ne sais pas combien cela ferait aujourd’hui, en euros.

Non, toujours rien ?

Les bilans des entreprises, en tant qu’administrateur de sociétés, merci pour le métier à écrire à l’école… ces feuilles tapées à la machine sur lesquelles, au verso, je dessinais. Finalement, non, je n’ai pas remplacé Walt Disney.

Cet hôtel en Suisse où nous allions tous les mois d’août pour voir ta famille, avec ces édredons blancs et joufflus sur lesquels nous nous jetions avec mon frère. Cela s’appelle une couette et il y en a maintenant partout en France.

Ce tonneau en plastique bleu rempli de bobines de soudage qu’il a fallu absolument rapporter de ton usine de fabrication de pots d’échappement et qui a trainé des années dans la cour.

Ces barreaux noirs à la fenêtre de cette clinique où tu as dormi si longtemps.

Ces aiguilles acérées d’acupuncture qui t’ont redonné la joie de vivre, un temps.

Nichts ?

Alors, les superbes livres d’art apportés chaque Noël par cette dame et son fils.

J’ai compris, longtemps après…

Lui, tu l’as reconnu.

Ton inséparable chevalière en or qu’elle tortillait dans ses doigts dodus pour bien me montrer qu’elle gardait tout de toi.

Ben non, tu n’étais plus là.

Un fusil sous le lit…

Ah, tu t’en souviens.